LE PARLER « FRANCO-PROVENÇAL » D'AIRIPT

Dans le présent article :

- a) les numéros des pages citées en référence sont comptés à partir de la première page considérée comme affectée du n° 1;
- b) une référence telle que X, 3°, d, doit se lire : chap. X, § 3, subd. d, du Lexique accompagnant la thèse.

Revue de linguistique romane.

CHAPITRE I

LA PHONÉTIQUE

A. — DESCRIPTION PHONÉTIQUE

Le parler saint-maixentais ne se recommande ni par la sonorité, ni par une cadence allègre. A l'oreille de l'auditeur attentif au seul déroulement mélodique de la phrase se succèdent, tout au long d'une intonation quasi-monocorde, une suite d'articulations assez molles hachées d'explosions consonantiques surtout vélaires. Au double point de vue musical et rythmique, l'impression d'ensemble est celle d'un langage monotone et rocailleux.

A l'analyse, la tonalité uniforme et terne résulte en premier lieu de la prédominance, dans le système vocalique, de é féminin, toujours sensible, même à la finale où il se nasalise légèrement : ďdělé, pěrdèké ¹. Intérieur, il peut porter l'accent :

soit du mot : pele « revêtement gazonné », fele « fille »,

soit du groupe articulatoire : *l\vee p\vee r g\vee rm\vee l\vee , l\vee f\vee l r\vee k\vee t\vee \circ \circ l e p\vee r gronde,* la fille regimbe ».

Il est normal que le retour fréquent du phonème, et souvent aux points culminants du processus articulatoire, communique à l'ensemble un son sourd et éteint.

Par ailleurs, avec la résorption des diphtongues, modulation et variété ont disparu en grande partie. L'harmonie aussi. Des mots naguère finement nuancés : $\epsilon^b \bar{a}_u$ « chaud », $\epsilon^b \dot{a}$ « cher », se confondent. La résonance en mi-teinte d'un élément faible ne vient plus adoucir la succession de sons aujourd'hui tranchés et traversés d'articulations rauques ϵ^b , j^h , ni broder ses variations sur une gamme appauvrie.

Le rythme, de son côté, se ressent de la disparition des diphtongues. Avec l'amuissement du phonème en valeur faible, la durée de la voyelle

1. Accent traînant de l'appel, de l'apostrophe, de la réaction émotive.

antérieurement diphtonguée s'est réduite, en sorte que la phrase ne présente plus que par accident l'alternance ancienne de longues et de brèves qui lui donnait son relief. Une suite telle que :

từ pà krật kể mã $\epsilon^b v$ ậu ét ừn bừn bật ϵ ,

est devenue : $t\check{u}$ på krår $k\mathring{e}$ $m\tilde{a}$ $\epsilon^b v\mathring{a}$ $\check{e}t$ $\check{u}n$ $b\check{u}n$ $b\acute{a}t\mathring{e}$,

« tu peux croire que mon cheval est une bonne bête ».

Poussé plus avant, l'examen du type ci-dessus montre en outre que les temps forts se sont réduits en nombre et en vigueur expiratoire; trois sommets dessinaient naguère dans la chaîne articulée une triple ondulation au balancement quasi-régulier; le graphique serait maintenant une droite; réduite à un seul accent, l'intensité n'affecte plus qu'une syllabe à place fixe, finale tonique ou pénultième. Le mouvement s'en est allé avec la scansion et le rythme s'est figé.

VOCALISME.

Le matériel sonore, plus riche que celui du français, compte vingtdeux voyelles, dont cinq nasales, et un reste de diphtongue.

a) Série antérieure.

De la plus grande à la plus petite aperture, elle comprend :

a

(français: carreau, carotte). a moyen, avec point d'articulation légèrement en arrière de \dot{a} (fr. patte). Toujours bref ou de durée moyenne; c'est, en finale absolue, le a des infinitifs du premier groupe : $\epsilon^h \delta t a$ « chanter ». Il est parfois initial devant une fricative dentale originelle, amuie en patois : $\epsilon^h a t a b e$ « châtaigne ».

à

(fr. : rave, lava). Identique au phonème fr. Toujours bref sauf dans la formulette de la « pibole ».

à è è à

Sons intermédiaires entre à et è, se confondant presque, et interchangeables au hasard des prononciations individuelles : $p \grave{a}^e r \epsilon^h \grave{e}$ ou $p \grave{e}^a r \epsilon^h \grave{e}$ « perche ».

ã

variété nasalisée (fr. sang, champ); correspond de façon constante à fr. on: brā « son (de farine) »; y àvā « nous avons ».

á

phonème très ouvert; point d'articulation équidistant de \dot{e} et de a moyen; très voisin de $\dot{a}^{\dot{e}}$ avec lequel il se confond parfois dans certains sons complexes: $p\dot{q}r\epsilon^b\dot{e}$ (correspondants fr. \dot{e}): $j^h\dot{q}rb\dot{e}$ ou $j^b\dot{q}\dot{e}rb\dot{e}$ « gerbe », et de même: $fy\dot{q}r$, $f\dot{q}r$, $v\dot{q}r$ « fier, fer, vert ».

è

(fr. « père »). Toujours bref.

à

(fr. : neuf, beurre). Bref ou moyen : $\epsilon \dot{\alpha} b \tilde{\epsilon} \ll c'$ est bon » ; $t \dot{\alpha} d \dot{\epsilon} \ll t$ iède » .

ė

féminin, ou muet. Son intermédiaire entre e fr. et à : veye « vigne ».

è

voyelle nasale (fr. vin). Remplace aussi en patois le fr. -un de « lundi », « emprunt ».

è

variété nasalisée de \dot{e} . (Aucun équivalent absolu en fr.). Point d'articulation plus en avant que \dot{e} ; partie postérieure de la langue à demirenflée et appuyée contre la luette avec constriction des narines. Bref ou moyen : Ex. : $e^{h\hat{c}}$ « chien »; $s\hat{c}/\hat{e}$ « sainfoin », $pr\hat{e}dre$ « prendre ».

é

(fr. : blé, souper). Toujours bref, sauf dans quelques mots en syllabe initiale accentuée : mêre « maire » (en face de mêre « mère »).

ë

variété nasalisée de é. Même point d'articulation que la voyelle pure ; constriction des narines plus grande que dans \tilde{e} . Bref, ou de durée moyenne en syllabe initiale accentuée : $m\tilde{e}j^b\acute{a}$ « manger » ; $l\tilde{e}n\acute{e}$ « laine » ; $smw\tilde{e}n\acute{e}$ « semaine ».

ά

(fr. : neveu, lieu). Toujours de durée moyenne en syllabe accentuée : $b\acute{e}r\acute{e}$ « beurre » ; $\epsilon^h\acute{e}r\acute{e}$ « tomber » ; $\epsilon\acute{e}r\acute{e}$ « cuire ». Bref en toute autre position.

i

Son du fr. Durée essentiellement variable; bref : $mie^h\dot{e}$ « miche, pain

blanc »; $\epsilon^{h}\acute{e}ti$ « mauvais » ou « méchant »; moyen : $rir\acute{e}$ « rire » ; long : $li\acute{e}$ « couleuvre » ; \eth $pi\acute{s}\acute{e}$ « ça coule ».

u

Phonème fr. Bref : $n\check{e}e\mu$ « né » ; de durée moyenne : bue^ba « abattre du bois » (mais bref dans $b\check{u}e^h\grave{a}$ « éclat de bois »); parfois long $b\bar{u}e^h\grave{e}$ « bûche » ; $p\bar{u}e$ « dent d'outil » (mais bref en position syntactique antétonique avec élision de e : $\check{u}n$ $p\check{u}$ de raté « une dent de râteau »).

b) Série postérieure.

De la plus ouverte à la plus fermée :

á

(fr.: pâte). Long ou de durée moyenne à la tonique : mắte « insuffisamment sec (linge, herbe) » ; sá « soir ». Bref devant l'accent : rắpé « râpé » ; pắtǔrá « pâtis ».

á

très rare. S'entend dans $mie^h \phi^o$ « Michaud ». Le phonème est celui que décrivent les Phén. gén. (XI) : « écart des mâchoires tel que pour é, mais avec recul très net de la langue vers l'arrière et vers le haut de telle sorte qu'elle atteint très légèrement le palais au-dessus de la dernière molaire supérieure. »

ò

(fr. propre). Toujours bref: bòrde « arête de poisson »; lòehe « limace »; pòrta « porter ».

õ

variété nasalisée. Son identique au fr. de « rond, maison ». Bref, ou de durée moyenne à la tonique (correspond de façon régulière à an fr. : $t\hat{o}$ « temps » ; $\epsilon^h\hat{o}$ « champ » ; $\epsilon^h\tilde{o}$ « chanson » ; $\tilde{o}f\tilde{o}$ « enfant ».)

ó

(fr. sot, rôti, beau). Bref : $p\delta krase$ « étai léger »; ou de durée moyenne : $d\delta za$ « dompter ». N'est long qu'à la tonique et devant une constrictive dentale sonore : $r\delta ze$ « rose ».

u

très commun. Bref, sauf à la tonique devant fricative dentale : pūzė « pouce » ; pyūzė « puce » (cf. årūzų « arrosoir »).

c) Semi-consonnes.

ü.

(fr. u dans huit, nuit, suite) : $(j^h m \delta)$ switaye « se dit d'une jument « suivie » d'un poulain (qui a un poulain) ».

U

(fr. ou dans rouissage): pwèré « poire »; pwè « pain »; fwàyè « boue (de chemin) ».

y

yod : yár « hier » ; yésą « se dit de pousses pointant de tous côtés » ; (en position syntactique, se présente parfois comme phonème à rôle complexe : ex. pron. pers. provoc. de la 1^{re} pers. et particule de liaison : i sé, y é ; i sã, y ằvã « je suis, j'ai ; nous sommes, nous avons »).

d) Diphtongues.

ai

subsiste dans le seul mot sărjbwārre (x, 3°, d).

di, ay

en voie de développement par suite de l'évolution de l (intérieur ou final) > y. Ex. : sŭlål (I et II), sŭlåy (III) « soleil » ; sŭlåla (I et II), sŭlåya (III) « se dit de ce qui est exposé au soleil ».

CONSONANTISME.

Il comprend vingt consonnes, d'articulation assez molle, à l'exception des vélaires : j^h , ϵ^b .

p, t, k, b, d, g, f, v, m, u, s, z, s'articulent comme en fr.

a) Vélaires.

ch

expiration brusque et violente dans l'arrière-bouche; la cavité buccale est arrondie, les lèvres et les dents à demi-écartées mais dans leur position normale; la langue est ramenée en arrière et renflée à sa partie postérieure de manière que l'air expiré vienne frapper la partie arrière du palais (ex. : $\epsilon^b \dot{a}$ « chat », lèvres et dents sont immobiles, la cavité buccale est arrondie, la langue, relevée dans l'articulation de ϵ^b , s'affaisse

et s'étale pour à; le larynx, de même soulevé, revient à sa position naturelle). Dans le cas de : $e^h \delta$, $e^b \delta$, $e^h \acute{e}$, $e^b \acute{u}$, même position des organes bucco-pharyngiens, la masse d'air expiré vient frapper le palais aux points d'articulation respectifs des voyelles.

 j^h

symétrique de e^h ; souffle beaucoup plus fort que dans le phonème précédent; certains patoisants ne peuvent prononcer un j correct (cf. « Georges »); expiration pharyngienne, brusque et violente; (correspond à fr. j ou ge- dans l'écriture, à h aspirée dans l'articulation, $j^h \delta z e$ « Joseph »; $terj^h u$ « toujours »).

h

($^h\dot{a}$ « haut »). Phonème très voisin du précédent; (ex. aucune différence appréciable de prononciation entre $j^h\dot{a}$ « coq » et $^h\dot{a}$ « haut, hauteur »).

 ϵ

variété palatalisée de e^h . Cavité buccale légèrement moins arrondie que pour e^h , la position des lèvres et des dents restant la même. La partie médiane de la langue s'appuie sur le palais mou qu'elle abandonne en un brusque affaissement; le point d'articulation est légèrement plus en avant que celui de k. (Le mouvement de la langue est voisin de celui qu'elle exécute de la pointe, à la base des dents, dans la prononciation faubourienne, d'où : tyarotte, tyulture « carotte, culture »).

j

variété sonore de ε . Même dispositif articulatoire, mais point d'articulation légèrement plus en avant que pour ε ; la langue un peu moins renflée accomplit en s'affaissant un léger mouvement d'avant en arrière : $j\acute{e}r\acute{e}$ « guère » ; $j\acute{e}p\acute{e}$ « guêpe » ; $j\acute{e}t\acute{e}$ « guetter ».

b) Explosives.

k

assez mou à l'initiale, ou à l'intérieur du mot ou du groupe; très tendu à la finale.

c) Vibrantes.

l

(fr. de langue, aligner, allègre).

į

variété palatalisée du précédent; reproduit très exactement le phonème analysé dans les Phén. gén. XIII: « la pression, au lieu de s'exercer dans la région dento-alvéolaire, porte sur la moitié inférieure de la partie avant de la voûte palatine avec le maximum de pression vers le haut, et la pointe de la langue est passive contre les dents inférieures. La consonne n'est pas tendue. »

1

apical en toutes positions. Consonne assez molle. C'est la « vibrante linguo-palatale » des Phén. gén. XIII : « les bords de la langue adhèrent au palais dans la région au-dessus des canines et de la première molaire ; la pointe frôle très légèrement... la région immédiatement en arrière des alvéoles » ; tắrè « terre ».

r, intervocalique marque parfois une légère tendance à s'écraser, le point d'articulation se déplaçant légèrement en arrière et prenant appui sur la partie médiane du palais mou.

fár à nyộr « foire de Niort ».

d) Nasales.

n

variété mouillée de n; notée en fr. par la graphie gn: iràyė « araignée »; y a kta « grogner en lançant un coup de dent (chien) ».

B. — FAITS DE PHONÉTIQUE SYNTACTIQUE

a) Développement ou amuissement de phonèmes.

k

un k adventice se fait entendre à la finale de certains monosyllabes derrière i, u, δ , tendus bien que brefs (un très léger silence précède la chute de la langue qui détermine le son explosif).

 $\overset{\circ}{a}brik (...ka) \text{ « abri } (...ter) »; \overset{\circ}{e}pik (...j^ha) « épi (monter en épi) »;

<math>
j^buk (...ka) \text{ « joug (lier au joug) »; } nik (déntjha) \text{ « nid (dénicher) »; } nuk

(...ka) « nœud (nouer) »; <math>kluk (klua) \text{ « clou (clouer) »; } suk \text{ « seul »; } luk

« loup »; <math>lok \text{ « lot » } (loté \text{ « loti »)}.$

Il se retrouve dans certains noms de lieux : Saint-Aubin-le-Clou 1

1. Dict. top. Led., p. 246.

(Ecclesia Sancti Albini Clausi: Grand-Gaultier, 1300; Saint-Aubin-le-Cloux, 1517; ...le Clouc, 1751; ...le Clou, 1782: Dict. top. de Ledain et Pouillé du Dioc. de Poitiers).

r, s, t, f, k (dans se « cinq »).

s'amuissent en finale absolue : $j^h u$, $t \, e \, r \, j^h u$ « jour, toujours » ; $d \, o \, r \, m \, i$ « dormir » ; $t \, e \, r \, t \, i \, u$ « tous » ; $s \, i \, u$ « six » ; $s \, e \, u$ « sept » ; $u \, i \, u$ « huit » ; $u \, e \, u$ « neuf ».

U

intervocalique, disparaît dans *trăa* «trouver»; *kwa* «couver»; *swô* « souvent »; *pērē* « pouvoir ».

1

passe parfois à ε : $Pw\acute{e}\varepsilon\acute{e}$ (I); $Pw\acute{e}ty\acute{e}$ (II, III) « Poitiers ».

d

passe parfois à $j:jable,jimwee^be$ (I) « diable », « dimanche ».

b) Mutations vocaliques. 1° alternance \tilde{a} , \tilde{e} (type $b\tilde{a}$, $b\tilde{e}$ « bon »).

 \tilde{a} : position antétonique, adjectif préposé.

ἄνἄ bã gặr « avoir bon cœur »; dố bã pwệ « du bon pain ».

è: finale accentuée, adjectif postposé.

 δl é bè « c'est bon » ; lë råzë sã bë å v\delta dëj^ba « les raisins sont bons à vendanger ».

Cette mutation se retrouve dans la double forme de la négation : $n\tilde{a}$, en face de i $n\tilde{e}$, $t\tilde{u}$ $n\tilde{e}$, \tilde{e} $n\tilde{e}$, $n\tilde{e}$.

2° variantes ė, ė (type bė, bė « bien »).

 \tilde{e} : finale tonique.

 $\mathring{\delta} v \mathring{a} b \mathring{e}$ « ça va bien » (mais $y \mathring{\delta} v \mathring{b} b \mathring{e}$ « je le veux bien » ; $\mathring{\delta} l \mathring{\delta} f \mathring{b} b \mathring{e}$ « il le faut bien »).

 \tilde{e} : (ou \acute{e} par assimilation) dans le mot phonétique.

ở l ể bễ k m ở fá « (litt.) c'est bien comme il faut »; ở l ế bế vrệ « c'est bien vrai »; (mais, avec redondance, ở l ế bế bế km ở fá » (litt. c'est bien bien comme il faut), c'est tout à fait ... ».

1. Cf. p. 22 a.

variantes a, δ , u (type $f\dot{a}$, $f\dot{o}$, fu « faut »).

ở đố dắkỗpạ « il faut partir » (litt. décamper);

ðl ὁ fó, ...fá « il le faut »;

ở lố fố pá, ... fũ pá « il ne le faut pas ».

(On remarquera que deux de ces locutions adoptent indifféremment δ , δ ou δ , u; mais u n'est jamais employé dans les deux premières, non plus que δ dans la première et la dernière.)

variantes a, i, \dot{e} , \dot{o} , $\dot{a}\dot{l}$.

Ces mutations se rencontrent dans les diverses formes de l'adverbe d'affirmation où se retrouvent les étapes de la formation de fr. « oui ». va (I, II); en voie de disparition rapide.

vwi, vwitu « (litt. oui, toi) »; affirmation renforcée, avec idée d'obligation ou de possibilité personnelle; par assimilation:

vwě từ bệ « (litt. oui toi bien) », « certes, en ce qui te concerne ». vố bệ « oui bien, oui-dà, certes »; (affirmation impersonnelle).

vwàl (fém. vwèlè), (litt. oui-il, oui-elle) « oui, en ce qui le (la) concerne ». Composés : vwål bé, vwěl bé, affirmation renforcée.

variantes ò, u.

sò (I), forme vieillie « sous » (mais dsu « dessous »).

pòr ume « pauvre homme »; pur dróle « ... garçon » (par dissim.).

fǔtǎ ễ kò d pwe « asséner un coup de poing »; fǔtǎ ễ ku « asséner un coup » (position antétonique ou finale accentuée).

c) Variations dans la quantité.

Conformes à la règle établie par l'abbé Rousselot (cf. Rousselot-Laclotte, *Précis de prononciation française*, p. 84) à propos de á; la voyelle s'abrège de plus en plus à mesure qu'elle perd l'accent, au fur et à mesure qu'elle s'éloigne de l'accent. Ex. : rắpė « râfle » ; rắpé « râpé » ; rắpắ a grapiller » ; rắpé d rằzẽ « râpé de raisin ».

d) Écrasement de phonèmes.

ė féminin.

 $\check{a}\epsilon^h(\dot{e})ta$, $y\;\check{a}\epsilon^h\dot{e}t\dot{e}$, $y\;\check{a}\epsilon^ht\tilde{a}$ « acheter, j'achète, nous achetons »;

p(e)la, i pėlė, i pla « peler, je pèle, nous pelons ».

La voyelle sonore disparaît dans certains cas, fondue en semi-cons. avec la cons. subséquente :

ť pwå på ὁ dire (pwá = pũvá) « je ne pouvais pas le dire ».

Il y a parfois fusion de voyelles en hiatus : $vw\dot{a}l$, $w(i)\dot{a}l$; $w(i)\dot{e}l\dot{e}$; VII, 4° , a. Dans le parler continu et rapide :

1° le yod s'efface : ŭn gŭlàye, ŭn gŭlă d ăfwere « une bouchée, une petite quantité de choses (litt. d'affaires)»;

2º l'écrasement est parfois en liaison avec la finale des mots ou de la syllabe qui la précède :

se produisant quand cette finale est vocalique, l'ă t ăm(e)ne l'(e) ebevá « il a amené le cheval »; mais non quand la finale est consonantique, l'ămen(e) le ebvá « il amène le cheval ».

3° Il peut y avoir recouvrement de phonèmes à la finale : dorm-4 « dorm(ez-vous) »
bănăm Bărbá? « bonhomme (père) Barbaud? »
si n dormá « si (je) ne dormais » (fo norm. de l'imparf.) ke vdery-á? « que voudri(ez-vous)? »

e) liaisons consonantiques.

Le patois manifeste une tendance constante et rigoureuse à proscrire les hiatus; de ce chef, les particules de liaison y sont nombreuses en quantité, peu variées en nature, t et z tendant à supplanter celles qui correspondraient normalement aux formes françaises.

à l à t ũn ô « (litt. il y a un an) l'an passé, à cette date » ; ằvă trò t ằ fwère « (litt. avoir trop à faire), être accablé de travail » ; ĩ lũz ế dị « je (le) leur ai dit » ;

ồl \dot{e} pêr $z \not e$ $(z \dot{e}l\dot{e})$ « c'est pour eux (elles) ».

D'autres liaisons semblent procéder d'un fait de pensée plus ou moins confusément perçu, parfois appuyé par l'analogie (idée de pluralité, p. ex. $s\tilde{e} \chi \mu$ « cinq œufs »).

C. — APERÇU DES TRAITEMENTS PHONÉTIQUES

Il ne saurait être question ici de présenter une étude un peu complète, et surtout raisonnée, de l'évolution phonétique de nos parlers. Mais leur place géographique dans une zone mitoyenne entre les deux groupes dialectaux qui se partagent le sol gallo-roman, les dialectes français et les dialectes provençaux, nous impose l'obligation de les « situer », d'abord, par rapport à la phonétique de ces parlers. Dans les quelques

pages qui vont suivre on trouvera donc, presque sans commentaire explicatif, mais seulement à titre de memento pour l'interprétation de nos matériaux morphologiques et lexicologiques, comme l'esquisse phonétique minima d'un parler du « franco-provençal » de l'Ouest. Il va de soi que le lecteur curieux se reportera aux études systématiques et détaillées qui, depuis la prospection divinatrice d'Ascoli (« Archivio glottologico italiano », III, 1874), ont eu pour objet l'étude du « franco-provençal » de l'Est, et ont fait négliger le nôtre qui, on va le voir, pourrait être dénommé : « franco-provençal de l'Ouest ».

LE CONSONANTISME.

a) Dentales intervocaliques 1.

Retorta, nom de la «hart», est à Aiript $ry\phi rte$ (f); cotariu 2 y est $kw\acute{a}$ (m) «coffin ». La carte D 1609 de l'ALF présente la conservation de la dentale sonorisée d sur une ligne en arc de cercle jalonnée par les points 548 (au delà de la Gironde), Dordogne 634, 612, Haute-Vienne 605. Nous sommes, à Aiript, bien loin de ces points; nous sommes bien loin aussi de d évoluant en z, et nous ne soupçonnons pas tr, dr, évoluant en ir 3 .

- 1. Cf. chez Morf, Spr. Glied., la carte VII donnant, d'après l'ALF, les isoglosses de : lat. k > g (securu); lat. t > d (rota); lat. p > b (sapere), et lat. a conservé.
- 2. cotariu > kwa « coffin ». M. Gamillscheg (Spr. Gl., p. 80, 81) a noté, d'après l'ALF, dans la région poitevine au sens large (surtout Vienne). des formes qui paraissent continuer t, par une étape intermédiaire d, en z; (cf. Oratorium (Dict. top.), vers 1400: Ouroux et Houroux, Oradour (s/Glane). Ces formes, si elles conservent en droite ligne une forme latine, nous paraissent remonter à un type étymologique *cotiariu, qui se serait constitué sous l'influence de acutiare.

Quant à porozelo « oseille », cité p. 80 comme continuateur de paratella, il a subi l'influence de « oseille ».

(Görlich cite: Nadal, Coutumes de Charroux.)

3. M. Gamillscheg (Spr. Gl., 82-3) a cru pouvoir établir que l'ancien poitevin avait connu le traitement provençal de -tr- > ir. A cet effet, il invoque, — outre un « arais » (charrue, « allai à l'arais » labourer, qui serait issu de « araire » et n'est en réalité qu'une simple graphie de patoisant amateur pour le mot issu de a rellu) — le traitement de lutra, loutre. L'ALF (carte 1614) fournit des formes angevines « louère » qu'il faudrait, selon cet auteur, rattacher à l'ancien poitevin.

En réalité, ces formes correspondant à « loutre » (forme savante) remontent à un type lutria, mentionné dans le REW 5187, et dont M. Duraffour a établi l'existence en franco-provençal. Cf. la forme du point 924 de l'ALF, celle de Magland (Haute-Savoie) — Vox Romanica, I, 164-5, de Saint-Étienne (Vey), et enfin anc. fr. « loirre » dans les

Notons prata, pra (Möprá) 1 « male prée » ; pràyè « prairie ». En revanche, le morphème féminin du participe passé -ata est -àyè ; le suffixe -ata marquant la contenance a deux formes : l'une extérieure de groupe : un brăsàyè « une brassée », l'autre intérieure : un brăsă d fè « ... de foin ». A noter aussi le provençalisme děbăda « ouvrir la bouche pour parler » (à côté du simple bàda « ouvrir la bouche »).

b) Occlusives labiales.

p est, de par sa constitution, plus robuste qu'une dentale. Le traitement normal de nepote est nvu, de coperta, kuvártě « couverture de lit ». Mais plusieurs mots, à Aiript, présentent, concurremment avec le v français et franco-provençal, le b provençal ou gascon; ce sont : săbē « savon »; ehèbrê et ebèvrê « chèvre »; ebèbrête et ehèvrête « chevrette » (mais ebèbrá « chevreau », à Aiript, est à Saint-Gelais (510 de l'ALF) ehèvrá, où l'on note aussi : săvê et ehèvre, fo unique). Cf. de même săbàte et săvâte « savate » (mais sàbăre, 1x, 3°, a); ehàrbe (f) « chanvre »; răbète (f) « colza »; răbăná (m), v, 4°, a. La forme melloise ebè « chevet » ne dépasse pas Prailles au nord et n'intéresse pas notre secteur ².

Grandes Chroniques de France, III, 152. Ce « loirre » a été, souvent, mal compris et confondu avec « loir » (Godefroy). On se reportera enfin aux formes données par E. Rolland, Faune populaire, I, 54; VII, 126 : elles ne permettent aucun doute sur la présence du type : lutria en gallo-roman.

- 1. Möprá, lieu-dit, 2 km. e. d'Aiript.
- 2. Sur les faits, voir Lex., 1x, 2°, a; 1x, 2°, d; 1x, 2°, e; 1x, 3°, a. L'origine du b gascon est expliquée par G. Guillaumie à la page 27 de son livre. Il s'agit là d'une évolution v en b (p. ex. se leba « se lever »; bèné lou beire « venez-le voir ». Nous examinons ici des b qui ont une autre origine. Ils correspondent à des p intervocaliques latins qui, selon la règle posée dans les « Évolutions phonétiques » devraient être v. (A Saint-Pierre-de-Chignac, qui est en zone provençale, ces p! intervocaliques évoluent normalement en b: nebu « neveu » (— par opposition à Aiript : nvu —), carte 907 de l'ALF, qui peut servir de base pour le tracé de l'aire française avec v, de l'aire provençale avec b; p. ex. 1/3 de la Charente est provençal, les 2/3, à l'Ouest, sont « français »). (Cf. $e^h arbe$, irrégulier à Aiript, et charbe régulier à Saint-Pierre-de-Chignac.)

A Aiript nous nous occupons de cas particuliers qui constituent une exception à la règle : voy p voy > v. Ce sont des mots migrateurs qui, dans d'autres régions aussi, dans le Forez, et en franco-provençal, apparaissent sous une forme provençale, avec b. Donc cette exception se rattache à celle qui fait apparaître un d là où la dentale primitive devrait avoir disparu; de même un k où un g là où l'occlusive vélaire devrait s'être changée en constrictive. Les aires ainsi constituées en pays poitevin sont l'indice de zones de relations sociales plus étroites qu'ailleurs.

La prononciation bilabiale de v initial latin s'est conservée dans v anu > vw « faible, sans force ». C'est la prononciation bilabiale de v issu de p qui explique son amuissement dans tr « trouver » ; p « provin » et ses dérivés, etc.

c) Vélaires.

La palatalisation des vélaires est un trait caractéristique des parlers provençaux de la région nord et des parlers français : exsucare > ĕsŭjha, ...u « essuyer, essuie-mains » ; plicare > plăeya « plier » ; pa care > pwĕaya « payer ». Nous nous contenterons de noter les points, d'ailleurs très importants, par lesquels le consonantisme d'Aiript se distingue du consonantisme français.

1° Les occlusives vélaires se palatalisant progressivement devant voyelle d'avant secondaire aboutissent à une chuintisation. C'est le cas de coxa $> \varepsilon \dot{\alpha} s\dot{\epsilon}$; *cocere $> \varepsilon \dot{\alpha} r\dot{\epsilon}$.

On comparera à ce ε , chuintante palatalisée, le j des mots : ji « gui » ; $j\acute{e}p\acute{e}$ « guèpe » ; $j\acute{e}r\acute{e}$ « guère » ; $j\acute{e}p\acute{e}$ « attifé ».

- 2º La palatalisation des vélaires devant a, ou la forme prise par i devant a, affecte une forme particulière, dont le trait essentiel est la production d'un souffle, noté dans nos graphies par h qui indique un élément accessoire concomitant. Un observateur étranger, peu familiarisé avec le phonème h peut le ressentir comme un élément essentiel. Edmont, enquêteur de l'ALF, et qui visait, suivant les instructions expresses de son maître d'œuvre Gilliéron, à ne noter que des impressions (il était fort éloigné de vouloir normaliser les phonèmes perçus par lui, et aucun observateur scientifiquement doué ne saurait aujourd'hui normaliser, voire « schématiser », ses impressions), a traduit ses perceptions par un simple h là où nous avons noté j^{h-1} . Il va de soi que les modalités de ces articulations sont extrêmement variées et que le champ de notre enquête, avec les régions limitrophes, demanderait de façon urgente une enquête palatographique.
- 3° Un trait, peut-être moins original, mais très significatif aussi de ce consonantisme de nos parlers est l'absorption des vélaires :
- 1. M. Duraffour nous fait observer que, interrogeant M. le Dr Raillou de Prahecq, bon connaisseur de son patois, en 1931, il a perçu à l'initiale de $\epsilon^b \tilde{\delta} t q$ (Aiript « chanter »), un phonème sensiblement identique à la constrictive vélaire de l'allemand x (dans « ach »).

voy b voy et v secondaire : kwa « couver » ; $tr\bar{u}a$ « trouver » ; $sw\bar{o}$ « souvent », bovina > bwinė (mouche =) ; (procède de l'articulation bilabiale, et non labio-dentale, des labiales, probablement conservée du latin : vanu prononcé banu, trait aquitain commun avec l'espagnol).

d) traitement de l:

Il y a vocalisation de l dans kŭrtyų « courtil »; fŭrnyų « fournil » ².

Le traitement des groupes consonantiques kl, gl, en poitevin, et en particulier à Aiript, donne lieu à des considérations d'un intérêt primordial pour la théorie des évolutions phonétiques.

Au premier coup d'œil, on constate un certain flottement dans la forme des mots dont l'etymon contenait, intérieur non appuyé, ou initial de syllabe après consonne, ces deux groupes. (Cf. à Aiript, les mots : « glace », « gland », « étrangler », « clef ».) Si l'on s'en tenait à l'inspection superficielle des cartes de l'ALF, on serait porté à croire que, dans ces groupes, l s'est palatalisé et qu'ils ont en principe abouti à kl, gl, et, surtout à l'intervocalique, à l. On peut établir à coup sûr que cette conception n'est pas conforme à la vérité. C'est, à l'exemple des « Phén. Gén. », le criterium des fausses réfections qui va nous ouvrir une voie nouvelle. (Cf. Phén. Gén., p. 239 et 254 b) 3. Il y a, à cet égard, une argumentation qui est facile à poursuivre. Nous la donnons telle qu'elle s'est faite dans notre esprit.

Le parler d'Aiript présente un mot yeépha « hocher de la tête ». M. Pierre Moinot donne ce mot sous la forme yehè et le définit en ces termes : « se dit à Clussais (canton de Sauzé-Vaussais), des animaux qui balancent la tête d'un air menaçant ou provocateur ». L'étymologie de ce terme s'impose : il provient d'un dérivé du germanique klinka et correspond littéralement au fr. « clencher », au sens de « s'abaisser comme une clenche ». (Cf. à Vaux, tyēṣṭa « s'incliner, tomber en s'inclinant comme une branche chargée de fruits » ; Terres froides, n° 3424 du Dict. de Devaux).

I. V, 20, f.

^{2.} Cf. A. Duraffour, Ancien franco-provençal avil, avieuz: « rucher, essaim », Zeitsch. 1. romanische Philologie, 57, 1937, Festschrift Karl Jaberg, p. 384.

^{3.} M. A. Duraffour est revenu à plusieurs reprises sur cette question, en particulier à propos de la thèse de M. Bengt Hasselrot « Les dialectes d'Ollon », dans un compte rendu où prime le point de vue méthodologique : in *Studia Neophilologica*, 10 (1937), 166-181; *Romania*, 61 (1935), 105-108, pour l'explication de deux formes concurrentes de « aboucher » en Suisse : abotsi, abokla, et 62 (1936), p. 260.

M. A. Duraffour regarde ce mot comme un mot-témoin pétrifié d'une évolution phonétique qui s'est faite par les étapes suivantes : kl, kl, $\mathfrak{el}^{\ 1}$, l, y. Tous les mots à l'initiale kl ont dû subir la même évolution, mais arrivés au point extrême, ils ont fait machine en arrière, et sous l'influence, soit du français, soit de parlers régionaux considérés comme supérieurs, « directeurs » suivant le terme établi, ils sont revenus sensiblement au point de départ. C'est ainsi qu'aujourd'hui claru se présente sous la forme kld(r). Mais ceci ne s'est produit que parce qu'à côté de *ya « mutilé » phonétiquement, il y avait, dans la conscience linguistique du patoisant, kla; kld est un moyen terme entre kla et *ya. Et la même chose se serait produite pour $y\tilde{e}e^ha$, si le patoisant avait eu connaissance d'un terme « clencher » ², avec kl, et de sens identique ; l'absence de ce terme a fait que $y\tilde{e}e^ha$ en est resté au statu-quo ou, comme on dit, n'a pas « régressé ».

Soit maintenant un terme poitevin bien connu : chail « caillou » attesté en 1470, et, dans les patois modernes, sous la forme $e^h al$ (I, II), $e^h al$ (III). La documentation du FEW (II, 94 a et ss) sur ce mot, comme sur une infinité d'autres de notre domaine, ne laisse que peu de chose à désirer; il est ramené, sur la foi de bonnes autorités, en particulier A. Thomas (Nouv. Essais, p. 192 et ss), à un type gaulois caljo = pierre (d'où, en particulier, les dérivés français chaillot, chaillou, aujour-d'hui « caillou »). A un singulier masc. (ou neutre) caljo correspondait un féminin, procédant du pluriel neutre (cf. prata, pra « prairie », p. 14 a), à sens collectif; c'est ce « chaille » (non pas dérivé, comme l'écrit M. v. Wartburg) qui est abondamment documenté par le FEW: chaille dans le Doubs, à Neuchâtel « terre marneuse ou remplie de cailloux », « débris de carrière ». Au sens, tout à fait voisin, de « pierraille fine », « débris d'une pierre taillée au marteau », on a, à Aiript, une forme $e^h al le$ ($e^h al le$ obstruer par du $e^h al le$, ppé $e^h al le$, ... al le . Il ne peut

- 1. M. Duraffour a signalé (Phén. gén., p. 241) une forme charentaise $\hat{c} \not \downarrow \hat{c}$ de clave, et il avait pressenti, en 1931, avant de connaître le détail des faits, les « attaches indéniables » qu'ont à cet égard, les parlers de l'Ouest français avec ceux de l'Est « jusqu'à la frontière linguistique de Gruyère ».
- 2. Le fr. « clair » est de longue date familier au patoisant saint-maixentais; il double le terme patois dans la conscience linguistique du sujet parlant. Par contre « clencher » est inconnu dans le passé et le présent, de même que ses composés « enclencher, déclencher » sauf dans l'expression popularisée par le journal : « déclencher une guerre » que le patoisant comprend sans jamais l'employer.

Revue de linguistique romane.

y avoir, après ce qui a été exposé, qu'une interprétation phonétique de cette forme : -li(a) était, à Aiript, arrivé à l, lorsqu'il s'est produit, dans le parler, un mouvement de régression ou de réfection qui a ramené les mots, nombreux, avec \underline{l} ou \underline{y} à $k\underline{l}$; $\epsilon^b \dot{a} \underline{l} \dot{e}$ ou $\epsilon^b \dot{a} \underline{y} \dot{e}$ a été saisi dans ce vaste mouvement (cf. l'expression des « Phén. Gén. », p. 242) et il a été indûment refait en ehàklė; c'est ce qu'on peut appeler une « fausse régression» i. On peut se demander, maintenant, pourquoi yeeha n'a pas régressé, alors que $e^h \dot{a} y \dot{e}$ régressait brutalement, « aveuglément » et cela à l'intérieur d'un même petit patois. La réponse, bien simple semble-t-il, est que la phonétique, même ramenée à des formules un peu générales, n'est pas affaire de logique rationnelle. Il existe (Gilliéron, et ses élèves, ne se sont pas lassés de le dire sous toutes les formes), non des lois générales, mais des histoires de mots particuliers. Ces histoires, on le voit par notre exemple, ne sont pas pourtant une poussière de faits qui échappent à la science : elles ont leur logique, tout en ayant leur incohérence. Il n'en reste pas moins que c'est par la découverte des régressions, vraies ou fausses, qu'on peut seulement arriver à déceler, de façon certaine, les formules générales des évolutions phonétiques.

LE VOCALISME.

A de toute origine, en toutes positions.

Les différents traitements n'apparaissent pas nettement au premier coup d'œil.

Accentué entravé: aucune divergence par rapport au français et au provençal: arbore $> \phi br\dot{e}$; caballu $> \epsilon^h v\dot{a}$; vacca $> v\dot{a}\epsilon^b\dot{e}$; *barga (gaul.) $> b\dot{a}rj^h\dot{e}$, (x, 3°, e).

Accentué libre : le timbre n'est pas sensiblement modifié devant :

 $l: sale > s\acute{a}$; calma (gaul.) $> \epsilon^h \acute{a}m\acute{e}$ (FEW, II, 101 et ss); natale (prov. nadal) $> n\acute{a}$ «Noël»; dextrale $> d\acute{e}tr\acute{a}$; ala $> \grave{a}l\acute{e}$; pala $> p\grave{a}l\acute{e}$ « pelle, vanne», dér. $p \check{a}l\grave{e}t\acute{e}$ (f), $p \check{a}l\~{e}$ (m) « pelle à feu », $p \check{a}l\check{a}y \acute{a}$ « remuer à la pelle »; calidu, ...a $> \epsilon^h \acute{a}$, $\epsilon^h \acute{a}d\acute{e}$, p. 22 b.

- s: nasu > $n\acute{a}$. (La carte 908 de l'ALF montre que la limite septen-
- 1. C'est par là que s'explique l'« intrusion » de <u>l</u> invoquée pour l'explication de la forme prise par sitellum à Aiript (sons E, p. 24 c, 25 b et note 1).

trionale de l'aire « provençale » de conservation de cet a passe immédiatement au nord des points 510 et 511 du départ. des Deux-Sèvres) 1-2.

La confusion commence à apparaître devant r: amaru, ... a > ằmắr, ằmérė; claru, ...a > kļá, kļérė (cf. ằvérė « avare », x, 3°, c); pérè, mérè « père, mère » sont sûrement français; már vient plus probablement du rivage vendéen que de Paris.

Les divergences sont plus grandes encore devant n; annu évolue normalement en δ ; campu en $e^h\delta$ (cf. $e^h\delta pi$ « bâtard »); a libre donne : δ , planu $> pl\delta$ (mais plana $> pl\dot{q}n\dot{e}$); lana donne $l\bar{e}n\dot{e}$ (cf. $v\bar{e}rs\bar{e}n\dot{e}$ « partie labourée d'un champ »); pane $> pw\bar{e}$, manu $> mw\bar{e}$, fame $> fw\bar{e}$ présentent une insertion de w après consonne labiale.

Le problème est particulièrement délicat à propos des verbes de (1) :

1° -are semble continué sans changement par $a:e^h\delta t\tilde{a}$ (1). Pareillement ont a les substantifs assez nombreux terminés par le suffixe -are; maxillare $> m\check{e}sl\acute{a}$; *subtelare $> s\check{u}l\acute{a}$; singulare $> s\delta l\acute{a}$; collare $> k\check{o}l\acute{a}$. En face de l'infinitif en a, le participe passé correspondant à -atu est en \acute{e} (s. et pl.): $e^h\delta t\acute{e}$ « chanté ».

2° a et \acute{e} sont également les morphèmes d'infinitif et de ppé des nombreux verbes où -are est précédé de palatale (afr. ier, $i\acute{e}$, par opposition à -er, $-\acute{e}$): manducare, ...atu $> m \check{e} j^h a$, ... \acute{e} ; *tardicare, ...atu $> t \check{a} r z a$, ... \acute{e} ; *fimoricare $> f \check{u} m \check{o} r j^h a$, ... \acute{e} ; *gentiare $> j h \check{o} s a$, ... \acute{e} , (« balayer », mot-type de l'Ouest français); *adnoctare $> \check{a} n \check{a} t a$ (afr. anuiter); periculatu $> p \check{e} r l \acute{e}$ (v, 4° , j). Le suffixe -idiare donne - $\check{a} y a$ (cf. ci-dessus sons pala), afr. -eyer.

3° -ata, morphème du ppé féminin, est représenté, qu'il y ait ou non précession de palatale, par -àyè. Il en est de même du suffixe nominal indiquant le contenu; toutefois, la forme pleine en -àyè ne se trouve

- 1. Il vaut la peine de remarquer que l'aire de conservation de a+l coïncide exactement avec celle de la dénomination provençale Natale de la fête de Noël (à Aiript : $n\acute{a}$), par opposition à «Noël» Notale, et Chalendes du franco-provençal méridional. Voir J. Jud, RLiR, X (1934), carte 2 de l'article : sur l'histoire de La terminologie ecclésiastique de la France et de l'Italie. Ce type est naturellement celui qui figure dans la zone où a été écrite l'Estoire de France saintongeaise : les deux manuscrits, dont la langue n'est pas absolument identique, ont (p. 68 a et b) la forme naau, avec t intervocalique régulièrement amui.
- 2. On notera aussi la présence en Poitou du type « abergier » avec un vocalisme a (d'origine gotique), identique à celui du franco-provençal (d'origine burgonde), en opposition avec e du français « hébergier », REW, 4045, et J. Jeanjaquet, dans Glossaire des patois de la Suisse romande, I, 53.

qu'à la fin d'un groupe articulatoire (cf. remarque, p. 14 a). *bukata (fr. buée) est bŭjhàyē « lessive ».

Dans le mot prata, neutre pluriel, conçu comme un féminin collectif au sens de « prairie », et où la suite de phonèmes -ata n'est pas sentie comme un suffixe, la forme de notre dialecte est pra (Möprá, XI, I°, b et p. 14 a; cf. ná, de Natale, cité plus haut); elle représente le traitement normal, c'est-à-dire provençal et aussi franco-provençal (dauph. pra), de nos parlers.

Y a-t-il des faits qui peuvent être invoqués pour attester, comme dans le français et dans le franco-provençal, une action de la palatale sur a subséquent? Nous disposons, à cet égard, de deux précieux mots-témoins. Le premier est cadere, demeuré dans la troisième conjugaison latine et proparoxyton; il a abouti à $e^b\dot{\varphi}r\dot{e}$. Le deuxième, particulièrement précieux par son évolution sémantique originale qui l'a soustrait aux influences analogiques, est $e^b\dot{\varphi}$ (afr. chief, apr. cap) $^{\rm T}$ < cap u, au sens de « trayon de vache » (FEW, III, 341 b) A, passé aussi à l'état de pronom (le FEW n'a pas connaissance de cette évolution) au sens de « aucun » B.

- A. Voici les formes citées par M. v. Wartburg : Poitevin : chie « pis de vache ou de chèvre »; Chef-Boutonne, Aunis : chet; Aunis, Ré : cheu « trayon »; Elle : chet; Deux-Sèvres (point 510 de l'ALF, d'après carte 1739) : $e^h \dot{w}$.
- B. Les faits exposés ci-dessus ont échappé à l'attention de M^{lle} T. Scharten, qui avait pourtant à sa disposition les mêmes documents que le FEW, donc connaissait notre e^hà d'Aiript. Dans sa carte 2, elle a délimité, d'après l'ALF, une zone comprerant les points 510 et 512 qu'elle appelle l' « isola provenzaleggiante delle Deux-Sèvres ». Il y aurait là, selon elle, une survivance de l'état phonétique primitif de la région poitevine. Cet état aurait été ensuite incomplètement recouvert par des poussées successives, venant du Nord, du phonétisme français. Ce va-et-vient d'influences méridionales ou septentrionales est celui que M. E. Gamillscheg avait cru pouvoir admettre (non sans avoir songé, cf. loc. cit., p. 95, à un apparentement possible du poitevin et du franco-provençal). Il y aurait lieu de le soumettre à une critique très large; cette discussion ne sera probante que lorsqu'auront paru, sur les parlers de l'Ouest, de nouvelles monographies
- 1. Aux formes citées par Görlich (op. cit., p. 24-5), on peut ajouter celles du toponyme Chef-Boutonne (arrondissement de Melle), très variées avec e et ie : Caput Vultunne 1080, Chevotonne 1300, Chiefvetonne 1473, Chiefvoultonne 1498, Chevoutonne 1598, Cheboutonne 1638 et 1647 (Dict. top. Led.).

On relève dans l'Estoire de France saintongeaise les formes alternantes : cerchier (Ms Lee) et cercher (Ms 5714, écrit comme l'autre à la fin du XIIIe s.); de même : chiep (caput) 18 a, et chep 18 b; chief 42 a et chep 42 b; mais de rechiep 89 a et de rechep 89 b, pechie 42 a et peche 42 b. Nous avons donc ici le traitement français, avec -ier et er tendant à se confondre, comme il est arrivé en moyen français.

méthodiques tenant compte également de tous les documents historiques connus. En tout cas, les phénomènes que nous avons établis nous paraissent d'ores et déjà suffisamment solides pour justifier le sous-titre que nous avons donné à notre étude : « franco-provençal de l'Ouest. »

(En face de ce traitement normal de capu, $e^h a$ (f. $e^h e^i r^i$) « cher, ...ère », qui paraît continuer caru est, sans nul doute, un mot de marché emprunté avec une forme provençale, comme $m a^i r^i e^h e^i$ lui-même est emprunté au français.)

Dans ces conditions, il n'est pas possible d'admettre que les formes représentant aujourd'hui dans notre dialecte manducare, *tardicare, etc., les continuent phonétiquement. *Tardicare ne peut pas être, par évolution régulière, $t \ddot{a} r z a$ dans un parler où, incontestablement, capu(t) aboutit à $e^h \dot{a}$. Cette forme d'infinitif est une forme secondaire, provenant, par analogie, de la catégorie des verbes du type $e^h \delta t a$.

Quant au participe passé en -é de $e^h \delta t q$ et de ses congénères, il est tout naturel de le considérer comme provenant par analogie de la catégorie des verbes du type à précession de palatale, où $m \delta j^h \epsilon$ était phonétiquement régulier. Dans les deux sections de la conjugaison en -are l'analogie a joué ainsi en sens inverse, phénomène très naturel par lequel se serait conservée l'ancienne opposition, depuis longtemps disparue, des types d'infinitif $e^h \delta t q$ et * $m \delta j^h \epsilon$.

Le terrain étant ainsi déblayé, nous pouvons compléter notre tableau des traitements de a:

garba (germ.) est $j^h \hat{q} r b \hat{e}$ (ou $j^h \hat{q} r b \hat{e}$);

en face de pala $> p \dot{a} l \dot{e}$, scala $> \dot{e} \epsilon^h \dot{a} l \dot{e}$ « échelle » (dér. $\dot{e} \epsilon^h \dot{a} l \dot{a}$ (m) « petite échelle »), notons la famille de carru, carra $> \epsilon^h \dot{a} r \dot{e}$, carricare $> \epsilon^h \dot{a} r j^h a$, ppé - \dot{e} ;

en face de annu $> \tilde{o}$, de ambitame $> \tilde{o}d\tilde{o}$ « andain », cf. cane $> \epsilon^h \tilde{e}$ (fém. $\epsilon^h \dot{e}n\dot{e}$), cancere $> \epsilon^h \tilde{e}tr\dot{e}$ « labour transversal à l'extrémité d'un guéret » 1.

Le traitement de a suivi de consonne palatalisée se résume dans les correspondances suivantes :

palea $> p \grave{a} l \grave{e}$ (dér. $p \check{a} l \acute{a}$, x, 3°, e, par suff. -aceu); pour gaul. caljo « pierre » (FEW, II, 94), voir aux consonnes, traitement de kl;

aranea > řràyê (mais musaranea > mŭzëròyê; cf. * fania (germ.) >

1. Dict. top. Led. : Chenstra (1124-1134), La Cheintre, h. cnes de Chavagné et de Sainte-Néomaye.

 $f \phi y e$ « boue » donné par l'ALF, et au même point 510 : $\tilde{r} r \phi y e$; à Aiript : $f w \dot{q} y \dot{e}$ et $i r \dot{q} y \dot{e}$);

radiu $> r\acute{e}$ (dér. $r\mathring{a}ya$ (1) « rayonner »); magis $> mw\acute{e}$ avec insertion de w; aqua $> \acute{e}v\acute{e}$ (dér. $\acute{e}g\grave{a}l$ par suff. -aculu « rosée »); nascere $> n\acute{e}tr\acute{e}$ (ppé $n\acute{e}eu$);

lacte > lė; vervactu > gårė (f. gårėtė, x, 3°, e);

propagine $> p \, e \, r \, b \, w \, e$ (x, 3°, e); fraxinu $> f \, r \, a \, y \, e$ (adj. dérivé : $f \, r \, a \, y \, e \, e$, t).

Groupe avu : clavu > kluk (avec k dit parasite) $^{\text{T}}$, ALF 510 et 511 (v. dér. $kl\check{u}a$ (I) « clouer »). C'est ce groupe qu'on a dans : Pictavu « Peitau, Peito, Peicto », (Görlich, p. 26). A Aiript, $Pw\check{e}e\check{e}$ (I), $Pw\check{e}ty\check{e}$ (II et III), vient de Pictavis, abl. pl. du nom du peuple.

Suffixe -ariu, ...a: primariu, ...a > pěrmá, ...éré, étendu analogiquement; věrjhá « verger »; běrjhá, ...éré « berger, ...ère »; panariu > păná (dér. pănràye (f.) « panerée »); focariu > fũjhá « âtre ».

Suffixes divers:

-aculu > -àl, fréquent dans les noms d'agent : éműebàl (x, 3°, c); -aceu > -a, égrǐnà (+ in + aceu); cf. glaciu > gla; solaciu > sũla (VII, 1°, c);

-aticu $> -\dot{a}j^h\dot{e}$; *aetaticu $> \dot{a}j^h\dot{e}$; -aldu > -a, $gr\check{u}m\dot{a}$, ... $d\dot{e}$ « grognon » (cf. $\epsilon^b\dot{a}$, ... $d\dot{e}$ « chaud, ...e »).

A en position protonique.

```
calore > \epsilon^h \mathring{a} l \mathring{a} r « chaleur »;

ma(n)sione > m w \mathring{e} z \tilde{\epsilon} « maison »;

captivu, ... a > \epsilon^h \mathring{e} t i, ... v \dot{\epsilon}, (VII, 4^\circ, c).
```

Ι

Sans être dépourvu d'originalité, le traitement poitevin de i est facile à caractériser :

lĭxīvu a donné lė̃sį « eau de lessive »; le suffixe -īvu, -īva : -i, -ivė : tǎrdį, ...vė « tardif, ...ve »;

prime « précoce » est : soit un masc. d'après la forme féminine, soit un adj. verb. tiré de primare;

1. Sur le k parasite, très répandu dans les patois du Valais suisse, cf. J. Jeanjaquet, RLiR « Les patois valaisans » (RLiR, VII, 45-9).

M. A. Duraffour, qui appelle ce phonème un « phonème de déclic », en a traité dans ses *Phén. gén.*, p. 71 et ss.

i est le morphème des verbes en -īre latin; il se trouve aussi dans les verbes inchoatifs qui procèdent d'une finale en -*escire: nĕgĕrzi (2) « noircir »;

fīcu donne fi « verrue »; mīca + itta $> mij^h$ ệtê (dér. ếmijhạ (1) « émietter »);

spīcu est représenté par épik; nīdu par nik (avec k parasite);

suffixe -īnu, ...a: *faginu > $fw\tilde{e}$ «fouine» (type de l'Ouest); bovina > $(m\tilde{u}e^h)$ bwinė, $(v, 2^o, f)$; *calina (dér. de calere) > e^h ălinė (f), $(iv, 3^o)$.

Le traitement de -īle montre une vocalisation, très répandue ailleurs, de l devant s de flexion : fīlu > fyu « fil (à coudre) ».

Il y a une originalité curieuse dans l'évolution de i précédant \underline{l} final : filiu $> f \underline{a} \underline{l}$, mais $f \underline{e} \underline{l} \underline{e}$ « fille ». $\underline{a} \underline{v} \underline{v} \underline{a} \underline{l}$ « avril », suppose ainsi un étymon *apriliu, postulé déjà par Antoine Thomas, d'après martius (et junius, julius), pour expliquer afr. (Roland) avrill, D G. Les formes d'Aiript correspondant à afr. $\underline{t} \underline{i} \underline{l}$ et $\underline{m} \underline{i} \underline{l}$ qui s'expliqueraient par *tiliu et *miliu;

*umbilīculu $> (n\tilde{a})$ būr $\dot{q}\dot{l}$ « nombril »; ducīculu > dŭz $\dot{q}\dot{l}$ « doisil », mais *nucicula > nŭz $\dot{e}^i\dot{l}\dot{e}$;

ad vitam + are est avya (1) « allumer » (alluma dans l'interrogatoire par questionnaire de l'ALF), qui se rencontre aussi à l'Est. Le contraire est ici $t\ddot{w}a$ (1) < tutare, également connu à l'Est, mais moins fréquent là que ambra < ad morte + are. (Cf. pour l'histoire de la répartition de ces types, J. Jud, RLiR, I, 213, 227.)

II

```
plus > pu « plus »;
duru, ...a > dur, ...è « dur, ...e »;
(germ.) *buka > biė « cruche à bec »;
(part. passés en) -utu, ...a; v \delta d u, ...è « vendu, ...e »;
protonique: tutare > t \ddot{w} a « tuer »;
combinaison avec c: fructu > f r \ddot{w} i, mais f r u t \dot{a} j^h \dot{e}, \ddot{a} f r u t \dot{a} j^h \dot{e}, (v, 4°, j).
```

É

Voici quelques repères pour le traitement de ϵ' :

Accentué entravé :

suff. -issa mwetráse « maîtresse » (fem. de mwetre);

suff. -ittu, ...a: filė « fil à coudre » et aussi « filet »; kölė « collet à lapins »; kŭlėtė « passoire »;

suff. -illa: maxilla > mésèle « mâchoire ».

Libre:

sá «soir» < seru; dá « dé à coudre» < *ditu; kráre « croire» < credere, mais i krè = credo; mwá « mois» (avec w inséré) < me(n)sis; má < me; tá < te; sá < se (pronoms accentués);

ăva « avoir » < habere; $n \not= v \neq$ « neiger » < nivere (morphème de la conjugaison en ēre);

ětělě «étoile» < stella; årõtělě «toile d'araignée» < aranea tela (dér. årõtla (1) «ôter les toiles d'araignée»); rsèvrě «recevoir» < recipere (ř rsè «je reçois»); bwèrě «boire» < bibere (cf. åběrvų «abreuvoir»); sé «soif» < site;

suff. -eta, avec noms d'arbres : ŭmrajye « ormaie »;

pyá « cheveu » (et aussi « poil ») ne peut guère s'expliquer qu'à partir de *pyaus < pilos et serait ainsi un pluriel passé au singulier;

Devant nasale, entravé:

subinde $> sw\hat{o}$; lingua $> l\bar{e}ge$ «langue»; cinere $> s\bar{o}dre$ «cendre»;

devant nasale, libre:

fenu $> f\tilde{e}$ « foin » (dér. åfėną (1) « donner du foin à la bête; åfėné, ...àyė « pourvu de foin »); avena $> \mathring{a}v$ ėnė; plenu, ...a $> pl\tilde{e}$, plėnė;

Action de palatale :

brisca $> br\acute{a}e^h\acute{e}$ « gâteau de miel »; frisca $> fr\acute{a}e^b\acute{e}$ « fraîche »; $\check{a}dr\acute{a}s\acute{e}$ (subst. verb. pl. du v. tiré de addirectiare) « raccourcis »; $s\breve{u}rd\acute{a} < sordidius$, afr. sordeis ¹ (VII, 4°, b); $d\acute{e} <$ « doigt »; $fr\acute{e} <$ « froid »; $epl\acute{e}$ < explicitu « avance au travail »;

suff. -iculu, ...a: artal « orteil »; e^haral < caliculu, (1x, 1°, g); vermal (x, 3°, c, fo unique); orelle < auricula « oreille »; wale « brebis » < ovicula.

È

Grande variété de traitements;

1. D'un ancien comparatif neutre.

Accentué entravé:

```
ferru > får (dér. fěra(1) « ferrer »; děfěra (1) « déferrer »; fēru (adj. masc.): « se dit d'un chemin empierré »);
```

terra > tắrẻ (dér. těràl « terreau » ; těrệrẻ « talus de terre ») ;

herba > árbē (dér. árbŭla « désherber, arracher l'herbe »);

herpice (gaul.), in +*derbice (FEW, sons derbita: $\delta darse$ « dartre »); δrse « herse »;

prasė (f) « pressoir » (subst. verb. de pressare); åprasė (adj. « oppressé ») < appressare (mais åprėsyę̃ « oppression »);

foreste $> f \tilde{u} r \hat{a}$; testa $> t \hat{a} t \hat{e}$ (dér. $t \tilde{e} t \hat{e} r \hat{e}$, x, 3°, d); $\tilde{e} t \tilde{e} t \hat{a}$ (1) « étêter »; *genestu (REW, 3739) $> j^h n \hat{a}$; bestia $> b \hat{a} t \hat{e}$ (dér. $b \tilde{e} t \hat{a}$ (m) « bestiole »);

*mesigu (gaul.) > mágė « petit-lait » (type de l'Ouest, opposé à lactata de l'Est);

suff. -ellu, ...a ¹ dans agnellu > ἔμά (dér. ἔμlα (1) « agneler »); *femella > fŭmèlė; aucellu > ὅζά ²;

devant nasale : dente $> d\delta$;

Accentué libre:

pede > pé (mais « arrière » se dit árė);

petra > párê (pêr dans groupe nominal, lieu-dit Pêr Bêlê); hedera > lárê. Peuvent s'expliquer par l'ouverture de è devant r.

lepore > làvre. Peut s'expliquer par une action labiale; cf. fàve « fève »; ϵ^b àbre et ϵ^b àvre < capra;

devant nasale : bene $> b\tilde{e}$ (dér. běnàse (f), x, 3°, a, par -acea, FEW, I, 323 a); ad bene + are > aběna (I) « mener à bien » (FEW, I, 323 a), type gallo-roman très répandu;

devant -qu-: *sequere > sègre (i sege « je suis », ppé : sěju, ...e);

Action de palatale (i):

 1° sex > sè; mediu > dimè (VII, 1° , a). Comp. mènè « minuit »; *pettia > pèsė; neptia > nèsė.

1. $sl\dot{a}$ « seau » s'explique à partir de *sya < sitellu par intrusion de l à la suite de sy (cf. p. 18 a et note 1).

2. A une forme $\epsilon^b \check{a}py \acute{a}$ « chapeau » correspond à Saint-Maixent : $\epsilon^h \check{a}p \acute{a}$, de même qu'à $by \acute{a}$ « beau », le saint-maixentais $b \acute{a}$; il en résulte que les formes saint-maixentaises (et d'Aiript), procèdent de bellu, capellu, alors que les formes en a procèdent de pluriels capellos, bellos, lesquels avaient donné comme en fr. du Nord : chapiaus, biaus, évoluant en $\epsilon^h \check{a}py \acute{a}us$, $\epsilon^h \check{a}py \acute{a}us$, et perdirent ensuite la consonne, puis l'élément vocalique final.

2° feria $> f \acute{q} r \acute{e}$; *ceresia $> s r \acute{q} z \acute{e}$ (dér. $s r \acute{e} z \acute{q}$ « cerisier »); *cathedria (cf. Vaux-en-Bugey : $s \bar{q} a r i$ « chaire à prêcher ») $> e^h \acute{q} r \acute{e}$ « chaise ».

3° lectu > li '(dér. létéré « litière »); pĕius > pi; ego > i. (Pour le traitement, dans l'Ouest, de esca $i\epsilon^b$ è, voir la carte 1371, « ver » de l'ALF; à Aiript, il y a un dérivé par -ittu et article agglutiné : (l) $a\epsilon^b$ è (m) « amorce de l'hameçon », « ver de terre, lombric », v, 2°, e).

4° devant l: *veclu, ...a > $vy\acute{e}$, $vy\grave{e}l\acute{e}$ « vieux, vieille »; melius > $m\acute{e}$.

 5° on peut considérer comme des formes diphtonguées anciennes, plutôt « provençales » que françaises : $y\acute{a}r <$ heri (également en position interne de groupes composés); $my\acute{a} <$ mel ², nées d'un processus de diphtongaison conditionnée. (Cf. Phén. gén., p. 161 et ss.);

encadré par deux palatales:

*jectare donne $j^h ita$ (1); (i $j^h ite$ «je jette », ppé $j^h ite$).

Ò

Les traitements se laissent assez facilement discriminer.

Accentué entravé:

Le timbre est conservé devant r:pòrte « porte » (dér. pòrta « portail »); même timbre dans pòrta (1) « porter » et ses dérivés; retorta > ryòrte « hart »; borda > bòrde « arête de poisson » (type de l'Ouest). L'aperture s'est réduite dans $k\acute{o}r < \text{corpus}$, davantage encore devant s: ossu > u; grossu, ...a > gru, ...se; fossa > fuse, dans bune « borne » < botina (gaul.), devant l: olca (gaul.) $> ue^he$, (IX, 1°, h).

Accentué libre :

```
fór < foris; \eta m \tilde{e} < homine;

s \tilde{\phi} l \tilde{e} < *sola « grosse poutre de soutien »; <math>n \tilde{\phi} r \tilde{e} < *nora « belle-fille »;

r \eta \tilde{e} < rota (dér. comp. s \mathring{a} r w \tilde{a} (I) « se grouper, s'attrouper »);

devant nasale: bonu, ...a > b \tilde{e}, b \eta n \tilde{e}.
```

Action de palatale (i primaire ou secondaire).

1° à proximité de l:

- 1. M. Duraffour (*Phén. gén.*, 184-5) a traité de l'évolution de lectu -os dans « l'Ouest français », des îles anglo-normandes aux Charentes.
- 2. Une lignée de bons témoins, d'excellente mémoire, permet de reconstituer une série mèd (homme né en 1820) > mèd (début de la deuxième moitié du XIX° s.), puis myd (forme actuelle en voie de disparition de par la concurrence du français miel).

LE PARLER « FRANCO-PROVENÇAL » D'AIRIPT

linteolu $> l\tilde{\ell}s\dot{a}$; scuriolu $> \ell\tilde{\ell}\epsilon\tilde{u}r\dot{a}$; filiolu $> fl\dot{a}$ (f. ... $d\ell$); oculu > al.

2° boscu > bwa (dér. boscone > bwésę « buisson »).

3° ad noctem $> \check{a}n\dot{\varphi}$ «aujourd'hui»; focu $> f\grave{\alpha}$ (dér. $\check{a}f\check{u}j^h\grave{q}l$ (m), (IX, 1°, d), subst. verb. de*ad foc ali are); le continuateur de torculare (v) est $tr\check{u}lq$ (I) «enrouler la corde de charrette sur le treuil»; troja $> tr\check{\alpha}\dot{e}$; coxa $> \varepsilon \acute{\alpha}s\dot{e}$; solia $> \varepsilon \grave{\alpha}l\dot{e}$, (XI, 3°, e); de-ex*potius $> d\check{e}p\acute{\alpha}$ « depuis ».

Action de semi-voyelle vélaire (u);

bove > bu (dér. bwine, v, 2°, f); ovu > u; novu, ...a > nu, nue. Ces formes ne peuvent être expliquées que par un processus de diphtongaison conditionnée dont le mécanisme a été exposé dans les Phén. gén., p. 163 et ss ¹.

Ó

Accentué entravé:

furnu > fur (dér. fŭrņų « fournil »; fŭrnăeya (-idiare) « boulanger »);

furca $> f \psi r e^h \dot{e}$ (dér. $f \check{u} r e^h \dot{t} \dot{n} \dot{e}$ (f) « branche fourchue » ; $f \check{u} r e^h \dot{q}$ (I) « piquer à la fourche » ; $f \check{u} r e^h \dot{q} y \dot{e}$ « fourchée ») ;

crusta > krutė; muscula > muklė (f) « moule »; sutrė (m), subst. verb. tirė d'un verbe continuant *substrare (REW, 8395);

pulla > pule (dér. sărpăla (1), vII, 2°, a); fultre (f), subst. verb. tiré d'un verbe continuant fulgurare (à ajouter à FEW, III, 842; le mot n'avait été relevé qu'au moyen âge, dans un traité de chasse, au sens de « volée d'oiseaux »).

Accentué libre :

prode > pru «assez»; nepote $> n \, evu$; meliore mlu (f. mlure); pavore > pu; gula > gule; pulvere > puvve (f) «poussière»; co(n)suere > kudve; coda (class. cauda) > kue (dér. comp. akwa (I), x, 3°, c);

jugu $> j^b u k$ (avec k parasite).

1. M. Duraffour (*Phén. gén.*, 174) a écrit... « C'est woy qui serait le point de départ (du traitement de $\dot{o} + y$) commun à tous les dialectes français, commun donc à l'Est et à l'Ouest. C'est à l'Ouest que le dessin est le plus simple : *swel* explique clairement *swe*, *syoe*, *sél* (cf. ALF, c. 1227).

Action de palatale i :

puteu > pwė (dér. pwėzą (I) « puiser »); cruce > krwá, $kr\acute{\alpha}$ dans lieu-dit $kr\acute{\alpha}$ bắrė, 3 km. s. o. d'Aiript (dér. $krwåz\grave{a}y\grave{e}$ « fenêtre » et « croisée de chemins »).

Suffixes:

- -ore: $l\ddot{a}rj^{b}u$ « largeur »; $fr\ddot{e}e^{h}u$ « fraîcheur »;
- -osu, ...a: bwětų « boiteux » (dér. bwětúzą (1) « boiter »);
- -ore, -atore: dans les noms de métiers: métivu « moissonneur » 1;
- -oriu, -atoriu : dans les noms d'instruments, de lieux où s'exerce une action : versoriu > versu « charrue à versoir » ; lavatoriu > lăvu « lavoir » ;

-oria: peut être -éré (dans păle rlevére « pelle « relevatoire » »); -wáre (dans senwáre (f) « tablier de semeur »);

-uculu: *peduculu > pwdį « pou ».

AU

Le subst. verb. masc. de *exaurare est ¿sór (m) « sécheresse causée par le vent »;

pauperu, ...a > pur ou pòr (cf. l'observation sémantique, p. 11 b); caule > $\epsilon^h u$; causa > $\epsilon^h u z \dot{\epsilon}$; paucu > $\rho w \dot{a}$.

Les précieux mots gaulois *nauda et *crauca sont nue (x1, 1°, a) et gráe (v, 1°, b; x1, 1°, b) ².

Dans $j^h \phi t \dot{e} < gauta « joue », t a été conservé comme intérieur appuyé à la suite de au, traitement qui n'est pas inconnu à l'Est.$

Il convient de mentionner ici le nom de l'éclair, tiré d'un type gaulois *louketon (REW, 5131), lequel pourrait avoir fourni un dérivé ; *ex louket iare. De là élwázé (f), connu de Montaigne, employé concurremment avec « éclair » (cf. éd. mun., II, p. 260, 321, 646). La deuxième forme élédé peut avoir été rapprochée du mot simple, ou procéder directement de *ex louket are.

- 1. mı̈nu « mineur », au sens juridique, est une forme empruntée au français, et mal reproduite.
 - 2 Cf. Le Nwèle, x1, 10, a, et les nombreuses formes du Dict. top. Led.

D. — APPENDICE HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Dans ce travail qui, primitivement, voulait être de pure description, la géographie linguistique a déjà eu sa part; nous avons situé notre parler phonétiquement par rapport aux traits caractéristiques des deux masses qui se partagent le territoire de la France. Il nous a semblé cependant qu'il nous serait possible de préciser en quelques-unes de leurs parties, et au point de vue historique et au point de vue géographique, les résultats de nos recherches; c'est ce que nous avons voulu faire dans cet « Appendice ».

I. — Pénétration du provençal et du français dans la phonétique.

Les affinités de nos parlers avec le français et le provençal peuvent être éclairées par l'évolution d'un nom de lieu très répandu chez nous.

Fontanil « collection de sources » est une forme d'ancien franco-provençal et de provençal (cf. A. Duraffour, Festschrift Jaberg, 381). Le toponyme se présente chez nous sous deux formes : Fonteny, Fonteniou, lesquelles sont toujours modernes, relativement. Or, le Dict. top. des Deux-Sèvres atteste à peu près uniquement, jusqu'au xII^e siècle, dans ces mots, ainsi que dans Fontenelle ¹, une contre-finale -a-; c'est à partir de cette époque que la contre-finale a suivi le sort de la finale qui avait, antérieurement, atteint le stade -e- du français du Nord ².

Les documents diplomatiques et littéraires étudiés par Görlich (§ 45) présentaient à cet égard un flottement entre a et e. Entre Turpin I et Turpin II, l'aspect du problème était plus net : -a- était la forme presque exclusive du second document; il semble donc qu'il soit antérieur au premier.

Les deux mss de l'Istoire diffèrent sur le traitement de a à la finale. 5714 a noté souvent par a l'a final latin; le ms. Lee a au contraire : e. Mais cela ne prouve pas que la réalité phonétique ait présenté des différences aussi nettes que celles qui apparaissent dans l'écriture. Les deux mss ont généralement l'un et l'autre a à la contre-finale. Mais 5714 atteste aussi : comencamenz (1) et comencement (3). La forme saintongeaise du

^{1.} Cf. La Fontenelle, vill. et logis, cnes de Romans et de Sainte-Néomaye : La Fontanele, 1269 ; La Fontenalle, 1363 (cart. de Saint-Maixent).

^{2.} Cf. les notations de Görlich, loc. cit., § 44.

héros saintongeais est : Talliafer. Les formes anciennes du nom de lieu Taillepied, dans les Deux-Sèvres (la plus ancienne « Tallepé » en 1218) n'ont jamais de a; il en est d'ailleurs de même dans les nombreux composés du type : « Chanteloup ». (Les formes franco-provençales de l'Est, pour ces deux mots, seraient taillipia (talipia), chantalou (ts- ou s- antalou).

- II. De deux traits caractéristiques du secteur saint-maixentais.
- a) L'aire des confluences en àl.

Le phonème patois a, chez nous, trois correspondants français :

1° -eil (èļ) < -iculu : *solic(u)lu > sŭlàl; artic(u)lu > årtàl; 2° -euil (àl) < -oliu, -ogilu : soliu > sàl (dans le composé : bắsàl «seuil de la porte»); oc(u)lu > àl; nantolium > nỗtàl; brog(i)lu > bràl ;

3° -il (i, il) < ī accentué + y : filiu > fàl; *petrosiliu > pår-sàl; *tiliu > tàl.

Ces traitements s'opposent à ceux du Mellois, au sud, de la Gâtine, au nord, de la région mothaise, à l'est, dont les formes sont celles du français. Avec une bande marginale du sud gâtinais, notre secteur est seul à posséder aujourd'hui, dans l'Ouest, la finale unique en dl, à offrir un exemple de la confusion ancienne eil, euil ², aboutissant chez nous à un même phonème, à traiter uniformément: soleil, orteil, œil, *genuculu > genou (jhnàl). Cette impression d'homogénéité s'accuse plus fortement encore quand on est amené à constater la vitalité de àl dans la vallée de la Sèvre et sa fragilité sur le pourtour où un mot d'emprunt comme fusil, quand il ne cède pas au traitement analogique (fūz)èl, subit infail-liblement l'attraction du français.

b) Le w d'insertion après consonne labiale.

Particularité distinctive par excellence du parler saint-maixentais, une semi-consonne w s'insère entre une labiale initiale et \acute{e} ou \acute{e} , accentués ou non, provenant : a) de a + y (type $fw\acute{e}r\acute{e}$); b) de $\acute{e} < i$ cl. (type $pw\acute{e}r\acute{e}$ « poire »).

- 1. Formes anciennes au Dict. top. Led.: Brolio, 1360; Nantolium, 974 (Cf. aussi: Exircuil, Essirolium, 1247; Essyrolium, 1300).
 - 2. Bourciez, Phon., p. 96. Th. Rosset, Origines de la prononciation moderne, p. 191.

L'association proche parente : lab. +w+e+nas, cantonnée aujour-d'hui dans la vallée de la Sèvre, a connu naguère une bien plus grande extension (p. 31 c). Au contraire, la séquence : lab. +w+e (ou é) ne s'observe pas en dehors de notre cadre. La limite du phénomène d'insertion suit, au sud, la crête de l'Hermitain-Chavagné, contourne Niort par l'est, englobe Sainte-Pezenne, Sciecq, Saint-Maxire, Rouvres, Champdeniers, Cherveux, passe à l'ouest de Soudan et, par Nanteuil, s'allonge en pointe sur Exoudun. Toutes les labiales sont représentées dans la série des mots comportant l'insertion; bilabiales : pwére paria; pwéle pensile; pwère pira; bwěna ba(l) neare; mwé ma(g)is; mwè ma(g)ide; vwěsá vascellu; labiodentales : fwére fa(c)ere.

A cette règle font exception les mots : $m\dot{e}r\dot{e} < major (m\dot{e}r\dot{e})$, et $m\dot{e} < major$, le premier, terme administratif, récemment emprunté au français commun, le second issu peut-être par dissimilation du groupe indivisible : $mw\dot{a} d m\dot{e}$ « mois de mai ».

Toujours est-il que la conscience linguistique du patoisant a marqué l'originalité de ce trait dans un distique appliqué à celui qui vient d'un pays du Sud étranger à notre secteur; il vient du pays de :

fět ě fére « fait » et « faire », là mět è là péle ¹ « la maie » et « la poêle ».

- III. Changements récents ou actuels dans le parler saint-maixentais.
 - a) Action des nasales sur voyelle a précédente.

Nous avons ici un dessin troublé auquel un regard jeté sur l'extérieur apportera quelque netteté.

r° Les limites du domaine de a (accent. lib.) + n ou m fin. $> \tilde{e}$ ont quelque peu varié depuis un demi-siècle dans le cas de précession de labiale avec w d'insertion.

Derrière palatale ou constrictive, $\tilde{e} < a + \text{nas.}$ couvre toujours un vaste terroir, mellois, maraîchin, bocain (Vendée), gâtinais (Deux-Sèvres), mothais et saint-maixentais : cane $> e^b\tilde{e}$; cancere $> e^h\tilde{e}$ trē; sanu $> s\tilde{e}$. Par contre, derrière lab. + w, le phonème ne subsiste plus que dans notre parler. Cependant cette forme recouvrait, à une date

1. Région de Prailles, Verrines, Mellois; serait à Aiript : fwè, fwère, mwè, pwèlè.

récente encore, un domaine beaucoup plus étendu; elle est attestée à la fin du XIX° siècle dans toute la zone nord du mellois : textes de A. Métivier et de E. Traver , témoignages oraux de septuagénaires du pays ². Un vaste phénomène de régression dans l'espace s'est produit aux environs de 1880 : pane, manu, fame, primitivement pwē, mwē, fwē, à Verrines, Saint-Martin-les-Melle, Saint-Romans, Montigné (comme aujourd'hui à Aiript), sont devenus pē, mē, fè, comme en français.

2º Pour les mots où, à l'origine, la nasale conservait son autonomie, la limite géographique était naguère très nette. Au sud de la ligne de crête l'Hermitain-Chavagné (avec léger flottement à Bois-Pincau, Aigonnay, Fressines), a latin est conservé : lana > làne; septimana > smàne; dans la vallée de la Sèvre, il a donné è. Actuellement les formes méridionales envahissent notre parler dont elles concurrencent les types indigènes : làne, smàne coexistent avec lêne, smwène (cf. věrsáne, — ệne).

 3° a entravé devant nas. + cons., a donné \tilde{a} dans le mellois du Nord, \acute{e} aux environs de Niort, \acute{e} à Aiript. Mais ce dernier produit est peu résistant et s'altère actuellement, et rapidement, en \acute{e} , rejoignant ainsi la forme niortaise.

b) Élimination des formes toniques má, tá, sá du pronom personnel régime.

Pour s'en tenir à notre secteur immédiat, le détail des faits peut s'établir comme suit :

- \mathfrak{l}° les générations du groupe I n'ont connu que la forme unique en a ou a;
- 2° actuellement notre domaine est partagé: le versant sud-est de la vallée présente simultanément les formes en á (générations les plus anciennes du groupe II) et les formes en è, é: mè, té, sé (fraction jeune du groupe II et groupe III); en aval de François (cnes de Souché, avec intrusion de types en mwè, twè, swè, de Sainte-Pezenne, exceptionnellement mé, té, sé et mwè, twè, swè, familles gâtinaises descendues du haut-pays, de Sciecq, Saint-Maxire, Sainte-Ouenne) et au nord de la Sèvre, les formes en a sont exclusivement employées; la con-
 - 1. A. Métivier, Saynètes en patois. E. Traver, Le Patois poitevin, p. 42.
- 2. Témoignages oraux de Ch. Nambot, Verrines-sous-Celles (6 km. de Melle); David Ingrand (La Greue de la Prouté, 4 km. de Melle); Justine Bercegeay (Saint-Romans-les-Melle, 3 km. de Melle).

fusion reparaît à l'est: Exireuil (má, tá, sá, sujets âgés, mỗi, tồi, jeunes générations), Soudan (fo en a), Nanteuil (ma, ta, sa, dans les villages de la vallée, mwèi, twèi, dans les localités gâtinaises du nord de la commune), Exoudun (type en á). Il semble que l'évolution puisse se résumer ainsi:

dans l'espace : mê, té, sé (fo du sud) ont débordé la limite ancienne l'Hermitain-Chavagné et envahi les terrasses méridionales de la Sèvre moyenne sans franchir la rivière ni s'étendre en aval de François;

dans le temps : l'apparition de ces fo en zone saint-maixentaise a été soudaine; elle est le fait des générations nées entre 1880 et 1890, avec solution de continuité entre leur parler et celui des générations précédentes ¹.

c) Pénétration de paradigmes étrangers.

L'examen du tableau suivant, donné à titre d'exemple, en montrera la nature, l'origine et l'importance.

```
Verrines et zone nord
        Aiript et région Saint-Maixentaise (1 et II).
                                                                          du mellois. Aiript (III).
prędrė « prendre »; (i) prę « (je) prends »:
                                                                       predre
                                                                                      (i) pre
(†) prěyį « (je pris) »; (†) prědré (je) prendrai »:
                                                                                     (i) prědré
                                                                       (i) pěrni
(k i) pr \tilde{e} j^h e « (que je) prenne » :
                                                                                (ki) prene
(k i) previse « (que je) prisse »:
                                                                                (k i) pernise
ăla « aller »; (ĭ) νωὲ (I)-νὰ « (je) vais »:
                                                                       àla
                                                                                     (i) và
(y) \, \mathring{a} \, l \, \alpha \, (j') \, \text{allais} \, " ; \, (y) \, \tilde{\delta} \, j \, i \, (j') \, \text{allai} \, " : 
                                                                       (y)ălè
                                                                                     (y) ăli
(k y) \tilde{\varrho} j^b \dot{e} \ll (\text{que j'}) \text{aille} \gg :
                                                                                (ky) àlė
(k y) \delta jise « (que j') allasse » :
                                                                                (ky) álisé
ŏjų « eu »; sŏjų « su »; něεμ « né »:
                                                                                     nësu
                                                                       и,
                                                                            SIL.
```

Nettement tranchées encore il y a un quart de siècle, ces dissérences s'atténuent présentement par l'implantation, à Aiript et dans la région saint-maixentaise, de formes du mellois septentrional. Les sujets les plus jeunes du groupe II et ceux du groupe III emploient pěrni, pěrnise, åli, àle, ålise, u, su, à côté des formes indigènes, assez solides néanmoins, et inentamées au nord de la Sèvre et en aval de François (cf. má, tá, sá, p. 43).

1. Témoins : familles Pougnard, Donizeau, Thebault. Revue de linguistique romane.

Le processus des changements et empiètements constatés dans notre parler vérifie en Poitou les conclusions tirées des faits charentais par A. Terracher sur l'influence des parlers « directeurs » : « Ce n'est pas le français qui supplante directement les formes indigènes puisque la désagrégation n'est pas partout la même ; ce sont les patois voisins » (Aires, p. 80).

La Roche-sur-Yon.

G. Pougnard.

INDEX DES TYPES ÉTYMOLOGIQUES

ad bene (+ are)	25 C	borda	(*)	26b	cauda		27 c
addirectiare	24 C	boscone		27 a	caule		28 b
*adfocaliare	27 a	boscu		27 a	causa		28 b
ad morte (+ are)	23 b	botina		26b	*ceresia		26 a
*adnoctare	19b	bove		27 a	cinere		24 b
ad noctem	2 7 a	bovina	16a,	23 a	claru, -a	17a,	19 a
ad vitam (+ are)	23 b	brisca		24 C	clavu		22 b
*aetaticu	22 b	brogilu		30b	*cocere		15 b
agnellu	25 b	*buka		23 C	coda		27 C
ala	18c	*bukat a		20 a	collare		19b
amaru, -a	19 a				coperta		14 b
ambitame	2 I C	caballu		18 c	corpus		26 b
annu 19a,	2 I C	cader e		20 b	cotariu		13b
appressare	25 a	calere		23 a	co(n)suere		27c
*apriliu	23 b	caliculu		24 C	coxa	15b,	27 a
aqua	22 a	calidu, -a		18c	*crauca		28b
aranea	2 I C	*calina		23 a	credere		24a
aranea tel a	24b	caljo		17b	credo		24 a
arbore	18 c	calma		18 c	cruce		28 a
articulu 24 c,	30 b	calore		22 b	crusta		27 b
aucellu	25 b	campu		19a			
auricula	24 C	cancere		2 I C	dente		25 b
avena	24 b	cane		2 I C	*derbice		25 a
		capra		25 b	dextrale		18c
balneare	3 I b	captivu, -a		22 C	*ditu		24 a
*barga	18c	capu		20 b	duciculu		23 b
bene	25 b	carricare		2 I C	duru		23 C
bestia	25 b	carru, -a		2 I C	v.		(3)
bibere	24 b	caru, -a		2 I a	ego		26 a
bonu, -a	26 c	cathedria		26 a	esca		26 a

*exaurare (dér. de)28b	grosu, -a	26 b	meliore	27 c
explicitu	24 C	gula	27 c	melius	26 a
ex potius	27 a			me(n)sis	24 a
exsucare	15 a	habere	24 a	*mesigu	· 25 b
		hedera	25 b	mica	23 a
faba	25 b	herba	25 a	*miliu	23 b
facere	3 1 b	heri	26 a	musaranea	2 I C
*faginu	23a	herpice	25 a	muscula	27 b
fame	19b	homine	26 c		
*fania	2 I C			nantolium	30b
*femella	25 b	*jectare	26b	nascere	22 a
fenu	24 b	jugu	27 c	nasu	18 c
feria	26 a	klinka	16 c		, 20 a
ferru	25 a	KIIIKa	100	*nauda	28b
ficu	23 a	lactata	25 b	The state of the s	, 27 c
filiolu	27 a	lacte	22 a	neptia	25 C
filiu, -a	23 b	lana	19 a	nidu	23 a
filu	23 b	lavatoriu	28 b	nivere	24 a
*fimoricare	19b	lectu	26 a	novu, -a	27 b
focariu	22 b	lepore	25 b	*nora	26 c
focu	27 a		24 b	*nucicula	23 b
fontanile	29 b	linteolu	240 27a		25.0
foreste	25 b	lixivu	22 C	oculu olca	27 a 26 b
foris	26 c	*louketon	28 c		26 b
fossa	26b	*(ex) louket (+		ossu	
fraxinu	22 a	(ex) lounce (28 c	ovu	27 b
frisca	24 C	magide	31b	ovicula	24 C
fructu	23 c	magis 22 a,	- 1	pacare	15a
fulgurare (dér. de)	-	major	3 I b	pala 18c, 19c	
	27 b	maju	3 I b	palea	21 C
furnu (et dér.)	27 b	manducare	19b	panariu	22 b
,	, ,	ma(n)sione	22 b	pane	19b
garba	21 b	manu	19a	paria	3 i b
gauta	28 b	maxilla	24 a	paucu	28 b
*genestu	25 b	maxillare	19b	pauperu, -a	28 b
*gentiare	19b	me	24 a	pavore	27 c
*genuculu	30b	mediu	25 C	pede	25 b
glaciu	22b	mel	26b	*peduculu	28b
graciu	220	mer ,	200 1	peducuiu	200

	LE PARLE	ER « FRANCO	O-PROV	ENÇAL	» D'AIRIPT		157
peius	26 a	radiu		22 a	sordidius		24 C
pensile	3 I b	recipere		24 b	spicu		23 a
periculatu	19b	retorta	13b,		stella		24 b
petra	25 b	rota	,	26 c	subinde		24 b
*petrosiliu		sale		18 c	*substrare		27 b
*pettia	25 c	sanu		31 C	*subtelare		19b
Pictavu	22 b	scala		21 C	tardicare		19b
pilos	24 b	scuriolu		27 a	te		24 a
pira	3 1 b	se		24 a	terra		25 a
planu, -a	19 a	septimana		32b	testa		25 b
plenu, -a	24 C	*sequere		25 C	*tiliu		23 b
plicare	15 a	seru		24 a	torculare		27 a
plus	23 C	sex		25 C	troja		27 a
prata	14 a	singulare		19b	tutare	23 b,	
pressare	25 a	sitellu 18 c	(n, 1).		· caesar s	-) -,	-) -
primare	22 C			. 1)	*umbiliculu		23 b
primariu	22 b	sitis	(24 b	vacca		18 c
prode	27 c	sola		26 c	vanu	15'a.	, 16 a
propagine	22 a	solaciu		22 b	vascellu	-)	3 I b
pulla	27 b	solia		27 a	*veclu, -a		26 a
pulvere	27 c	*solic(u)lu		30 b	versoriu		28 b
puteu	28 a	soliu		30b	vervactu		22 a
Suffixes.							
-aceu, -a	22b, 25b	-ere		24 a	-ivu, - a		22 C
-aculu	22 b	-escire		23 a			
-aldu	22 b	-eta		24 b	-ogilu		30 b
-are	19b, 21b				-oliu		30 b
-ariu, -a	22 b		24 c,	-	-ore		28 a
-ata	14a, 19b	-idiare		19b	-oria		28b
-aticu	22 b	-ile		23 b	-oriu		28 a
-atore	28 a	-illa		24 a	-osu		28 a
-atoriu	28 a	-inu, -a		23 a			198
-atu	19 b	-ire		23 a	-uculu		28b
11	1	-issa		23 C	-utu, -a		23 C
-ellu, -a	25 b	-ittu, -a 23 a	ı, 24 a,	26 a	,		